

ardeur pour le progrès matériel un soin aussi jaloux de son antiquité ; et on peut dire que le Montréal d'aujourd'hui ne date que d'un demi-siècle.

A la naissance de Thomas Fournier, Ville-Marie était toujours une petite ville, entourée de ses faibles fortifications françaises. « Construite au bord du fleuve, sur un emplacement mesurant 110 arpents de superficie, Montréal était ceinte d'un mur de pierre brute de 18 pieds de haut, de 4 pieds d'épaisseur à la base et de trois pieds au faite ; ... ces fortifications ne pouvaient être de quelque efficacité que contre les attaques des tribus aborigènes ; aussi les laissa-t-on peu à peu tomber en ruines ; leur démolition définitive commença en 1804. Si aujourd'hui on les rétablissait sur leur ancien site, elles s'étendraient approximativement de la rue McGill à la place Dalhousie (carré Viger) et de la rue des Fortifications à celle des Commissaires. » (1) Tout Montréal était là ; en dehors de ces murs c'était la banlieue, et c'est dans la banlieue du nord-ouest de la ville que se trouvait le coteau Barron. Il comprenait un peu plus que l'emplacement, compris entre les rues actuelles : Ontario et Sherbrooke, Saint-Laurent et Saint-Denis. Ce coteau emprunta son nom à une famille Barron qui en était propriétaire ; c'est du moins l'explication donnée dans un article consacré à la mémoire du dernier descendant de cette famille, mort en 1901. On est donc sur les lieux où naquit le Frère Paul quand, montant la rue Saint-Denis, on arrive à la côte appelée Montée du Zouave ; c'est là que ses parents avaient choisi leur domicile. Depuis quand s'étaient-ils fixés en cet endroit ? Étaient-ils là avant le siège de Montréal par les troupes anglaises ? rien ne nous l'indique. Le coteau était certainement habité depuis longtemps. Un plan de Montréal de 1758 y indique la présence d'un groupe assez nombreux d'habitations. Durant le siège, sans doute, ces chaumières durent être désertées, et leurs habitants renfermés dans la ville. Charles Fournier, à la force de l'âge, devait se trouver dans les rangs de la vaillante milice canadienne ; mais quand le nombre eut désarmé la bravoure, il rentra dans son humble demeure, pour y reprendre son travail de tous les jours, nécessaire plus que jamais au soutien de sa famille. Charles Fournier n'était pas du nombre des riches, rares d'ailleurs à cette époque de misère noire et de guerre ; sans être peut-être dans la gêne, il devait cependant trouver dans son travail les

(1) Leblond de Brumath. Hist. pop. de Montréal.